

Marx, le départ

Retour sur le départ de Marx dans les années 1980

Guillermo Kozlowski

Au début des années 1980, Marx disparaît rapidement d'un paysage politique et intellectuel où il était jusqu'alors plutôt omniprésent. Le dénigrement succède assez rapidement à la critique, l'œuvre de Marx est ensuite largement ringardisée et oubliée.

Qu'un auteur disparaisse, qu'il revienne parfois, en général à l'improviste, est un cycle inévitable. L'effacement progressif d'un auteur, l'inscription de ses concepts dans d'autres agencements, ou sous d'autres noms, n'est un problème que pour notre goût des héros, figures stables de « la réussite ». Cette réalité heurte notre amour des héros hollywoodiens, dont les histoires sont sempiternellement couronnées de succès définitifs et sans troubles. Or, les idées existent dans des situations concrètes, dans un devenir, elles ne sont pas figées et n'évoluent pas hors du temps et de l'espace. L'idée même qu'une œuvre soit la propriété d'un individu en particulier - son auteur - est très récente. Et elle est probablement vouée à disparaître, sans qu'il y ait rien à regretter. Que l'on ait arrêté de parler de Marx est d'une certaine manière compréhensible, et probablement nécessaire ! En effet, lorsqu'un auteur est autant au centre du débat, il arrive un moment où personne ne sait plus ce qu'il dit. C'est le moment des querelles de jésuites, le moment où un auteur ne sert plus à penser et où il se mue en un drapeau, en un positionnement.

Alors, la proposition n'est pas d'aller voir si l'orthodoxie y est... Mais comprendre les problématiques, les évolutions autour de ce départ. Qui prend la place de Marx et de ses concepts ? Mais surtout comment ? Comment arrivent notamment ces fameux « nouveaux philosophes », ceux qui, encore aujourd'hui, tiennent le « haut du pavé » ou plutôt « les feux de la rampe » ?

Nous proposons de retracer brièvement la problématique qu'ils soulèvent et le type d'approche qu'ils vont installer. Ces « nouveaux philosophes » n'ont rien apporté de philosophique. Bien entendu, il n'est pas non plus question de s'intéresser à leur personne – André Glucksmann ou Bernard Henri-Lévy s'occupent déjà beaucoup trop d'eux-mêmes. Par contre, ils ont instauré une démarche particulière, un certain rapport entre la théorie et la pratique. Un type de sujet qui correspond à cette manière de faire, qui interdit d'autres. Tout comme une certaine démarche éditoriale, un rapport aux médias. Tout ceci n'est pas sans conséquences. Du coup, la question que nous proposons d'aborder ici n'est pas seulement anecdotique, car elle touche aux pratiques possibles aujourd'hui.

1 La fin des années 1970

Sans rentrer dans le détail des biographies, un élément bien connu marque le parcours de ces « nouveaux philosophes » : ils sont pour la plupart issus de la gauche marxiste, voire des courants les plus combattifs de l'ultra-gauche. Ainsi, leur critique sera, du moins dans un premier temps, une critique interne au marxisme et très largement une discussion du marxisme.

Ils vont tout d'abord s'emparer d'une question éludée, avec plus ou moins d'élégance, par les auteurs marxistes : le lien entre marxisme et autoritarisme. Certes, toutes sortes de critiques et d'autocritiques ont été publiées, mais elles fonctionnaient en général autour de l'idée que quelque chose n'avait pas été correctement compris, que quelqu'un avait trahi ou suivi le mauvais interprète. Bref, elles justifiaient l'autoritarisme par des dysfonctionnements, des erreurs, des malentendus.

Ces nouveaux philosophes annoncent une problématique différente. Ils balayaient la théorie du « pas de travers » - les erreurs proviennent d'une lecture erronée du marxisme, pour la thèse qu'en suivant le marxisme, on a pu commettre des horreurs. C'est notamment la promesse du livre d'André Glucksmann, *Les maîtres penseurs* !

« À qui pardonne aux penseurs de ne pas penser leur histoire, une remarque : quand la théorie pontifie sur l'Histoire du mouvement Ouvrier (ne pas omettre les majuscules) et garde silence sur les générations d'ouvriers, paysans, intellectuels qui firent mouvement sous bonne escorte, vers les camps de la mort, elle ne s'interdit cependant pas d'évoquer l'histoire réelle »¹.

Or, en regardant attentivement : qui peut citer un philosophe important dont les idées n'ont pas servi, ici ou là, de support pour des horreurs ? Platon a lui-même conseillé un jeune monarque, connu par la suite comme Denis le tyran. La philosophie d'Aristote a inspiré toutes sortes de barbaries au Moyen-Âge. On peut retrouver facilement l'influence de Kant et des Lumières dans la colonisation. Bien sûr, il y a Nietzsche et le nazisme. Récemment certains partisans du management se sont réclamés d'Héraclite...

Les nouveaux philosophes ont, eux aussi, constaté qu'aucune pensée n'était univoque, que toutes les pensées laissent des portes ouvertes pour toutes sortes d'horreurs². Alors, ils ont vite abandonné leur question de départ, et tout le reste avec. Ainsi, ils ne chercheront absolument plus à comprendre comment le marxisme pouvait rentrer dans des dynamiques autoritaires. Ils vont simplement affirmer que tout dans le marxisme était autoritaire. Et, plus largement, ils vont opérer une sorte de raccourci qui deviendra leur marque de fabrique, toutes les pensées sont des idéologies et toutes les idéologies se valent et mènent au totalitarisme !

« Les révolutions réussies se terminent toujours dans un bain de sang. Il reste à en tirer les leçons en organisant la résistance contre les forces de la barbarie, en inventant de nouveaux comités d'intellectuels, antifascistes et anticommunistes, car c'est le problème d'aujourd'hui, beaucoup plus que celui de l'injustice ou de l'inégalité sociale »³, conclut Henry-Lévy. Leur lecture de l'histoire rendra toute lutte inquiétante, injustifiable, dangereuse, sanguinaire. Une exception toutefois : la « lutte contre la barbarie ».

Le départ de Marx se fera sous la forme : « -Désormais on est lucide ».

Dans et de cette réflexion expéditive vont apparaître les grilles dominantes de lecture encore aujourd'hui. Notamment, l'idée que la politique n'est qu'une action négative, toute politique non autoritaire évite le *pire* (« résister aux forces de la barbarie »), gérer les risques. Désormais, les interventions armées ont pour objectif d'éviter le *pire* ! L'âge de la retraite augmente pour éviter le *pire*. Les frontières sont fermées pour éviter le *pire*. Les banques sont sauvées pour éviter le *pire*. Et si par moments, un chef d'État prend position sur le « risque » écologique, c'est encore une fois pour éviter le *pire*. *Le pire* n'a pas de forme, pas de logique, pas de véritable mécanisme. Et, c'est justement ce qui le caractérise. Dans le monde des « nouveaux philosophes » *le pire* est ce qui s'oppose à la démocratie parlementaire comme forme aboutie. Mais surtout *le pire* est totalement étranger, autre, sans ambiguïtés, incompréhensible, extérieur, bref sans forme, monstrueux⁴. La politique deviendra un effort pour apporter une forme (un cadre), à toutes sortes de choses perçues comme informes : les jeunes, les immigrants, les chômeurs. Le moralisme qu'ils vont mettre en place n'a certainement pas la puissance de changer le monde. Il suit simplement le déploiement du néolibéralisme⁵. En revanche, ils vont jouer un rôle dans la manière de comprendre (ou de ne pas

1 GLUCKSMANN, André. *Les maîtres penseurs*, Grasset, 1977, p 127.

2 Voir par exemple : *Les Maîtres penseurs*, d'André Glucksmann, *op. cit* qui propose une galerie de portraits, Nietzsche, Marx, Hegel etc... Tous coupables d'être des maîtres autoritaires.

3 Interview de Bernard Henri-Lévy, « Entretien avec le chef de file de la jeune philosophie française », *Playboy*, 1977.

4 Or quoi de plus monstrueux que le fond sans forme. « Pour produire un monstre, c'est une pauvre recette que d'entasser des déterminations hétéroclites ou de sur déterminer l'animal. Il vaut mieux faire monter le fond, et dissoudre la forme » Gilles Deleuze, *Différence et répétition*, p 44.

5 En effet dans le néolibéralisme, l'État, la politique en général, vont avoir comme fonction la mise en place d'un

comprendre) intellectuellement cette problématique.

2 Retrouver le fil

Non pas revenir, non pas oublier, mais retrouver le fil. C'est-à-dire retrouver aussi la critique qui leur était adressée. Car, déjà à l'époque, en 1977, Gilles Deleuze avait publié une critique dans un court article publié⁶ en supplément à la *Revue Minuit*. Nous regarderons un peu leur mode de pensée et ensuite les figures, les sujets, qui y apparaissent.

Les concepts et l'auteur

Comme le remarque Deleuze, dans la volonté de dépasser toutes les idéologies, ces nouveaux philosophes vont revenir à des concepts très larges.

« D'abord, ils procèdent par gros concepts, aussi gros que des dents creuses, LA loi, LE pouvoir, LE maître, LE monde, LA rébellion, LA foi, etc. Ils peuvent faire ainsi des mélanges grotesques, des dualismes sommaires, la loi et le rebelle, le pouvoir et l'ange. En même temps, plus le contenu de pensée est faible, plus le penseur prend d'importance, plus le sujet d'énonciation se donne de l'importance par rapport aux énoncés vides (« moi, en tant que lucide et courageux, je vous dis..., moi, en tant que soldat du Christ..., moi, de la génération perdue..., nous, en tant que nous avons fait mai 68..., en tant que nous ne nous laissons plus prendre aux semblants... »).

Lorsque les concepts sont précis, lorsqu'ils sont liés à un mécanisme, alors la question de l'auteur de ces concepts n'a plus beaucoup d'importance, ce qui compte est la puissance du concept lui-même. La « lutte de classes » chez Marx, le « ressentiment » chez Nietzsche, la « puissance d'agir » chez Spinoza, les « idées » chez Platon, le « moteur immobile » d'Aristote, etc. Ces concepts ont été élaborés de manière singulière par leurs auteurs, mais une fois que nous comprenons ce qu'ils recouvrent, l'auteur n'a plus aucun droit sur eux, ils « vivent leur vie ».

Avec des concepts larges tels que « l'identité nationale », « l'intégration », la « cohésion sociale », etc., le résultat est inverse. Il n'y a pas vraiment besoin de chercher les mécanismes originaux que l'auteur met en évidence, parce que ces concepts ne sont pas liés à des mécanismes singuliers. Par exemple lors de l'emballage récent en France sur la question de l'identité nationale, on ne s'est pas demandé par quels mécanismes concrets est apparue, dans un certain contexte (géographique, politique, économique, historique, démographique, militaire...) cette idée d'une « identité nationale » ? Comment a-t-elle évolué depuis le XIX^e siècle ?... Mais, quels sont les principes qui déterminent l'identité nationale ? C'est-à-dire quelle est la forme de cette identité, quel est le cadre qu'il faut imposer à ceux qu'on considère comme *informes* (monstrueux ?) ? Ils ouvrent un débat où la question est de savoir à qui s'appliquent ce concept ? Ainsi, d'un coup, ce sera l'auteur qui deviendra une autorité, un expert, dans le domaine qu'il vient lui-même de créer. Ce sera à l'auteur d'aller sans cesse (à la télévision si les affaires marchent⁷...) juger si untel rentre ou non dans l'identité de la Nation telle qu'il la conçoit, si tel ou tel élément fait partie de notre Culture, si tel énoncé est acceptable ou non dans ce cadre. En retour le public juge l'auteur, d'où la nécessité pour celui-ci de donner des gages de sa pertinence. Il mettra en exergue son expérience personnelle et s'offusquera si quelqu'un vient mettre en doute son honnêteté⁸, mais surtout il devra

cadre propice au marché. Pour une analyse exhaustive de cette question : Michel Foucault *Naissance de la biopolitique*, 1979.

6 DELEUZE, Gilles. « Les nouveaux philosophes ». Supplément au n° 24, mai 1977 de la revue bimestrielle *Minuit*.

7 Ils vont ainsi inventer un mode de fonctionnement qui va s'étendre dans l'édition. Publier un livre sert de fait comme support pour intervenir un peu partout. Le livre n'est plus en lui-même une intervention, mais une justification pour aller parler ici ou là.

8 Le summum étant de réussir à mettre en place une polémique, créer une sorte de couple infernal qui se conteste sans cesse dans chaque plateau télévisé. C'est ainsi que toutes sortes de concepts vagues, acquièrent un semblant

s'inscrire dans un certain imaginaire par son comportement, ses références, sa chemise, etc.

Ainsi, les concepts ne sont plus soumis à la critique. Qui se demande comment ils sont élaborés ? Quelles sont leurs implications ? Quel est leur domaine ? Quelle est leur généalogie ? Bref, que se passe-t-il lorsque nous utilisons ces concepts dans nos actions ? Désormais ils reviennent à une philosophie descriptive, qui se contentera de crier lorsque la « barbarie », c'est-à-dire des comportements qui ne correspondent pas aux formes qu'ils ont décrites, se manifeste. Avec les nouveaux philosophes les concepts ne sont plus des outils de transformation du monde, mais des formes, des cases, des catégories, censées être vraies partout et pour tous dont certaines « consciences » se serviront pour évaluer le monde et ses affaires.

Or, comment déterminer la vérité d'un concept ? La philosophie, notamment celle du XX^e siècle s'est employée à montrer que la vérité elle-même était construite historiquement. Les « nouveaux philosophes » vont réintroduire le concept de vérité, encore un concept vague, autour de l'honnêteté de l'auteur : l'auteur prend, désormais, le rôle d'un témoin, et il va nous dire, de manière « désintéressée », ce qu'il en est du monde. Faute de situer les concepts dans une situation géographique et historique, ce sont le subjectivisme et la morale qui s'affirment.

Le témoin et les victimes

Dans ce discours vont apparaître deux figures privilégiées ; celle de la victime et celle de du témoin.

« Je préfère parler de « témoignage ». Oui, c'est cela, les intellectuels de demain devront peut-être renoncer à s'engager pour se contenter de témoigner. (...) se faire des sentinelles d'un monde à la dérive, quitte à donner l'alerte chaque fois qu'on le croit bon »⁹.

Si on suit Henri-Lévy, puisque tout point de vue engagé mène au conflit, les intellectuels se doivent de prendre de la distance avec les événements et en devenir les témoins. Désormais ce qui importe est de témoigner. Mais, comme *la vérité* est simplement le corollaire de l'honnêteté du témoin et de son non-engagement, il en résulte d'innombrables polémiques sur la probité de tel ou tel « intellectuel ». Tous ces affrontements moraux qui tiennent lieu de débat. « -Moi je peux parler parce que... » « Tu ne peux pas me dire que... », toutes les attaques qui montrent que tel ou tel polémiste n'est pas irréprochable... Il se doit de les déjouer en étant une forme pure. Tellement collé à la bonne forme qu'il devient inattaquable.

Mais, au-delà de son honnêteté, comment un témoin peut-il s'assurer de ne pas avoir été trompé sur le terrain ? Leur réponse est simple : parce qu'ils ne témoignent que d'une seule chose, du fait qu'il y a eu des **victimes**. La contre-partie de cette « fonction **témoin** » est la « **victime** » absolue, la victime innocente. Dans ce cas-là, plus d'erreurs possibles ! La victime ne dit rien, ne veut rien, ne comprend rien. Le témoin ne doit pas prendre part à l'action et la victime non plus. Car pour ces philosophes, dès qu'un « témoin » entre dans l'action en tant qu'acteur, la notion de vérité disparaît.

Le problème est que pour fabriquer des victimes pures, les "témoins " leur enlèvent un « petit » quelque chose.

« Ce qui me dégoûte est très simple : les nouveaux philosophes font une martyrologie, le goulag et les victimes de l'histoire. Ils vivent de cadavres. Ils ont découvert la fonction témoin, qui ne fait qu'un avec celle d'auteur ou de penseur (voyez le numéro de Playboy : c'est nous les témoins...). Mais il n'y aurait jamais eu de victimes si celles-ci avaient pensé comme eux, ou parlé comme eux. Il a fallu que les victimes pensent et vivent tout autrement pour donner matière à ceux qui pleurent en leur nom, et qui pensent en leur nom, et donnent des leçons en leur nom. Ceux qui risquent leur vie pensent généralement en termes de vie, et pas de mort, d'amertume et de vanité morbide. Les résistants sont plutôt de grands vivants. Jamais on n'a mis quelqu'un en prison pour son impuissance et son pessimisme, au contraire. Du point de vue des nouveaux philosophes, les victimes se sont fait avoir, parce qu'elles n'avaient pas encore compris ce que les nouveaux philosophes ont compris. Si je faisais partie d'une association, je porterais plainte contre les nouveaux

de consistance.

9 Interview de Bernard Henri-Lévy, « Entretien avec le chef de file de la jeune philosophie française », *op cit.*

philosophes, qui méprisent un peu trop les habitants du Goulag. »¹⁰.

Pour être victime il faut être innocent. À l'image des personnages des films fantastiques où soit la famille modèle soit le jeune couple sympathique est subitement confronté au monstre fou et sanguinaire. Dans cette approche victimes/témoins il n'y a pas de conflit (c'est-à-dire des points de vue différents et irréconciliables), les « victimes » existent en dehors de tout paysage. Pour eux, soit il y a des victimes, c'est-à-dire des individus qui sont dans le cadre et se trouvent confrontés à l'indicible... Soit il y a des conflits, mais ceux-ci ne peuvent être qu'une confusion dans laquelle tout se vaut. Ces philosophes sont incapables de penser des asymétries dans les conflits, du coup les conflits sont réduits à des simples affrontements, c'est-à-dire à la violence. Les paysages sont complexes, alors, pour rendre les choses simples, ils fabriquent des victimes abstraites. Cette position de témoin est déjà un point de vue sur le monde. Ce point de vue sera d'autant plus contestable qu'il cherche à se dérober à la critique en se prétendant extérieur et neutre.

Les héritiers *décomplexés* des nouveaux philosophes, qui s'expriment aujourd'hui massivement dans les médias, n'ont pas apporté grand-chose de nouveau, ils font passer leur cynisme pour de la lucidité, leur manque de travail pour de la spontanéité, leur filiation à droite pour du réalisme. Ils ont changé les images de la barbarie, celles des victimes et celle des témoins, mais ont gardé la sainte trinité des nouveaux philosophes.

Et après...

Les nouveaux philosophes pensent en termes de victimes et de témoins : au fond, ça les regarde ! Notre détour nous permet cependant de comprendre le fonctionnement d'un dispositif qui est encore aujourd'hui omniprésent. Il agit non seulement du côté du pouvoir, ce qui serait normal, mais aussi du côté des contestataires.

Très souvent, le premier réflexe des défenseurs d'une cause sera de démontrer qu'ils soutiennent des « victimes » innocentes. Ce souci est très présent dans les associations qui défendent les chômeurs, des SDF ou les sans-papiers, par exemple.

Pour justifier la défense de profiteurs potentiels, ces groupes s'attachent à les présenter comme des victimes. De pures victimes, des personnes qui n'ont rien décidé de ce qui leur est arrivé. Par la même occasion, ils se placent dans la position de pur témoin. Or, tout ce que les « victimes » peuvent dire, inventer, faire, et surtout savoir, va devenir problématique : mettre en cause leur statut de victimes. Tout ce qui déborde la représentation d'une bonne victime est jugé contre-productif. Il est par exemple toujours assez suspect qu'un chômeur connaisse ses droits dans le détail, ou qu'il pose des questions précises sur le fonctionnement des organismes auxquels il est confronté.

Mais le tableau n'est pas encore complet. Il manque un élément : **qui est donc légitime pour agir ?** Plus encore. **Comment est-il légitime d'agir ?** Quel savoir est-il propice à l'action ? En effet, ni les victimes ni les témoins ne peuvent prendre part à l'action, au risque de perdre leur pureté. Eh bien ? Voici venir les techniciens, qui eux, ne se posent pas la question du sens de l'action.

Dans ce glissement, il devient tout simplement impossible de penser le pouvoir, de mettre à plat les rapports réels de domination. Les témoins peuvent certes tirer des sonnettes d'alarme dès que le résultat de ces rapports de pouvoir leur est désagréable, et espérer que leur plainte soit estimée légitime. Mais non s'occuper de ces rapports en eux-mêmes, c'est-à-dire ouvrir un conflit.

Par exemple, une ONG, un groupe citoyen peut organiser une campagne de dénonciation sur les mauvais traitements envers sans-papiers. Elle peut solliciter de « grandes consciences » de la société civile de témoigner dans ce sens, etc. Mais cette campagne interroge-t-elle notre conception de l'État nation, notre société obsédée par l'affirmation d'une identité ? Vraisemblablement pas. Il faut sortir du couple victime-témoin pour affirmer que les sans-papiers montrent les limites de la pensée en termes d'État-nation. Il faut en sortir pour regarder une société obsédée par la nécessité de déclarer son identité - combien de fois par jour chacun d'entre nous produit un « identifiant » dans un ordinateur ? Un code personnel ? Une carte à

10 DELEUZE, Gilles. « Les nouveaux philosophes ». *op cit.*

puces ? Combien de fois on est ajouté à une base de données ? Combien de fois on énumère ses « compétences ? À chaque fois la même question : est-on en conformité ? Qu'est-ce que ce besoin de « dialogue » permanent avec la norme ? Cette peur que le « dialogue » soit rompu. Qu'est-ce que cette fierté d'être intégré, qui nous fait considérer qu'intégrer quelqu'un est un privilège qui se mérite ? Qu'est-ce qui se passe si on critique, au sens philosophique du terme, ce dualisme intégré/non intégré ?

Les témoins, encore moins les témoins-juges des nouveaux philosophes, ne questionnent jamais le tribunal. Les questions ne les regardent pas directement, ils se posent des questions par rapport aux autres, des questions qui leur sont extérieures, qui ne regardent les « intégrés » que relativement à leur « sécurité ». Ce monde qui ne veut pas de conflit est du coup beaucoup plus violent. Faute de penser de véritables conflits dans leur multiplicité, il n'y a que des affrontements brutaux.

C'est peut-être cela un retour à Marx, ne pas accepter cette coupure, ne pas se couper des conflits réels, ne pas couper la pensée théorique de la pratique, ne pas rendre la pensée impuissante. Faire nôtres les questions, faire en sorte que ce qui arrive nous questionne « sur le fond », de manière critique, et non extérieurement en se demandant si cela touchera notre sécurité. La question sécuritaire est toujours « Comment faire pour que la vie soit immuable, sans événements ? », « Comment gérer le risque ? » Or nous ne pouvons penser qu'à partir de ce qui nous affecte. Si rien ne nous affecte, ou surtout si nous ne faisons pas attention à ce qui nous affecte, parce que nous sommes persuadés que normalement rien ne devrait nous affecter, aucune pensée n'est possible, c'est cela l'impuissance.

Le retour de Marx (si on veut nommer les choses de cette manière) peut être donc : penser dans des situations concrètes, produire des concepts qui sont des outils. S'occuper des luttes réelles et non de la représentation de ces luttes. Ne plus être innocents, ni témoins, ni victimes, ni experts, ni juges.